

Les espaces de l'identité (sous la direction de Laurier Turgeon, Jocelyn Létourneau, Khadiyatoullah Fall), Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1997, xviii + 324 p., références.

Pauline Curien

Volume 17, Number 3, 1998

Repenser la communauté politique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/040133ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/040133ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (print)

1703-8480 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Curien, P. (1998). Review of [*Les espaces de l'identité* (sous la direction de Laurier Turgeon, Jocelyn Létourneau, Khadiyatoullah Fall), Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1997, xviii + 324 p., références.] *Politique et Sociétés*, 17(3), 169–172. <https://doi.org/10.7202/040133ar>

Les espaces de l'identité

(sous la direction de Laurier Turgeon, Jocelyn Létourneau, Khadiyatoulah Fall), Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1997, xviii + 324 p., références.

Voici un livre original en ce qu'il tente d'articuler identité globale et identité locale, alors que, dans le «paradigme identitaire», une des apories de la recherche est la difficulté à saisir le passage entre l'identité individuelle et l'identité collective. Se situant à mi-chemin entre la science politique et l'anthropologie, les auteurs analysent des lieux «où se déploie une stratégie identitaire» (p. x), que ces lieux soient matériels (bâtiments, paysages, vêtements, etc.) ou discursifs (mythes, conversations, histoire, etc.). Ils affirment ainsi, bien que pas toujours explicitement, le rôle des symboles comme catalyseurs d'identité et le fait que l'État peut faillir dans ses tentatives de reproduction de l'identité nationale. L'ouvrage comporte trois parties – les territoires de la nation, les identités urbaines et les espaces interculturels – qui visent autant à ordonner la matière qu'à démontrer «la structure feuilletée des identités» (p. xi). Nous les verrons successivement avant d'évaluer si les objectifs de l'ouvrage sont atteints.

La première partie commence avec un texte théorique de Mercier et Ritchot pour qui la géographie fonderait autant la mythologie que celle-ci structure l'espace et le temps. La démonstration, rigoureuse et intéressante, repose sur le curieux postulat selon lequel «l'interdit est la condition première de l'existence du sujet et de la société» et conclut que les mythologies de l'au-delà et de l'ici-bas ne laissent au sujet que le choix de l'utopie ou du ressentiment.

Plus proches de l'espace concret, Noppen et Morisset démontent le processus de consécration monumentale par l'État en identifiant cinq valeurs qui servent de critères : la valeur d'âge, la valeur d'art, la valeur d'usage, la valeur de matérialité et la valeur de position – ce qui omet la part d'un groupe, les restaurateurs. L'exemple de la cathédrale anglicane Holy Trinity de Québec montre que le bâtiment concrétise la mémoire collective quand il est reconnu et consacré par l'autorité.

Dans la lignée de la pensée d'Habermas, le bref article de Grignon et Maxim analyse la transition qu'a connue l'architecture française au XVIII^e siècle : après avoir reflété le statut social de son propriétaire, l'architecture acquiert ses propres règles. On passe ainsi de la convenance au caractère, en délaissant la représentation pour les fonctions rationnelles de l'édifice.

Ouellet, Beaulieu et Tremblay relisent les «romans de la terre» canadiens-français du XIX^e et du XX^e siècles pour y sonder les valeurs d'enracinement. «À [la] figure du coureur de bois d'autrefois [au XIX^e], de l'explorateur téméraire et frondeur, se substitue [...] celle du père irresponsable et alcoolique incapable d'assumer ses fonctions parentales» (p. 78),

puis une obsédante quête du père, géographique ou intellectuelle. L'hésitation entre le nomadisme et l'enracinement se réfléchirait jusque dans les débats politiques où se confrontent aujourd'hui identité ethnique et identité civique.

Mais d'après Létourneau, la nouvelle génération des manuels d'histoire québécois, depuis les années 1960, prend le contrepied de ces hésitations. Elle véhicule une image optimiste du soi collectif qui non seulement surmonte les antagonismes avec les Autres, mais s'affirme en tant qu'égal des Autres. L'auteur note toutefois que la vision des jeunes d'aujourd'hui, loin de refléter ce message, reste « pessimiste et vindicative » (p. 118), comme si les individus avaient « besoin de fiction et de mythe autant que de vraisemblance » (*ibid.*).

Travaillant aussi sur un « seuil », le texte de Carini entend montrer que le « no(m)n » de Borduas marque un « repère paradigmatique fondateur qui [...] effectue le passage définitif à la modernité culturelle ainsi qu'à la modernité plastique » (p. 123). Jusqu'aux années 1990, il reste un incontournable – prophète ou tyran, c'est selon (p. 143) –, car, conformément aux élans du refus global, « la sensibilité contemporaine repose [...] sur l'expression et l'expressivité plastiques, tant figuratives modernes que non figuratives et abstraites, et non sur la représentation ou le “message” national à transmettre » (p. 147).

Aux antipodes du « Manifeste », les musées nationaux s'imposent comme « territoire symbolique de la nation » (p. 149), ainsi que le disent Dubé et Lapointe. L'exemple des musées de Québec est éloquent : une capitale, siège de l'État, a autant besoin de musées nationaux pour définir la symbolique nationale que ceux-ci dépendent des ambitions de celui-là.

Cette première partie esquisse donc un portrait de l'identité nationale, à la fois façonnée par l'État (mythologie, monuments, manuels) et confisquée par la création individuelle (les arts). La seconde partie, qui porte sur la ville, semble plus décousue : elle rassemble des articles dont le cadre géographique est urbain, mais qui ne débouchent pas clairement sur une définition de la cité.

Jewsiewicki retrace la « marche des chrétiens » contre l'autorité politique à Kinshasa (février 1992), fait collectif qui devient « l'événement fondateur de la participation populaire à l'action politique » (p. 176), grâce auquel le passé devient Histoire. C'est la lecture « martyrologique » qui permet cette transition, lorsque les familles offrent leurs morts pour la libération de leur pays, comme « le massacre des saints innocents n'a pas empêché l'avènement de Jésus » (p. 189).

Pour Du Berger, « la ville est parole » (p. 190), et l'on peut reconstituer la culture urbaine à l'aide de récits de vie et de pratiques. L'oral est longtemps resté l'apanage des folkloristes, mais il apparaît maintenant comme un lieu de fondation de l'identité, du fait qu'il traverse le temps, l'espace et les rapports sociaux. Paradoxalement, il doit perpétuellement innover tout en restant légataire d'une définition collective. En cela, l'oral procède de la tradition dans toute la richesse de ses acceptions.

Gagné-Collard, Lussier et Mathieu retracent l'histoire de la mode féminine urbaine dans les années 1940 au Québec. L'habillement, « riche de codes

identitaires, [...] reflète la place des individus dans le groupe, leurs fonctions, leurs allégeances». (p. 216) Et c'est sans doute la force de ces enjeux qui a incité les femmes à s'écarter du discours officiel de l'effort de guerre pour se vêtir à leur manière, loin des sobres modèles préconisés par les médias.

Mais la ville n'est pas que surface, le phénomène urbain s'inscrit dans les strates du sol, comme le démontrent les archéologues Moussette et Auger. Leurs recherches sur Québec indiquent bien que l'analyse des strates de construction permet de reconstituer l'histoire de la ville à partir des fouilles sur un lieu précis.

La troisième partie est consacrée aux relations à l'Autre comme facteurs d'identification de soi. Turgeon raconte l'histoire des chaudrons de cuivre qui, d'objets culinaires importés par les premiers colons, sont devenus des objets religieux amérindiens. Incarnant la collectivité, ils reçoivent les ossements des morts et les protègent, sous terre, de toute souillure. Plus tard, les scientifiques en font des objets de savoir et les sacralisent à nouveau, derrière les vitrines des musées.

Comme le montre Arsenault, l'espace peut aussi être analysé sous l'angle des identités: l'analyse de deux paysages rituels, l'un mochica, l'autre algonquien, révèle qu'il est possible de connaître les relations de pouvoir et les rapports sociaux d'une société préhistorique en étudiant finement la répartition de l'espace rituel, ses vestiges et ses traces iconographiques. À leur tour, ces espaces se voient réappropriés aujourd'hui et figurent de nouvelles identités qui établissent des liens différents avec le passé.

Proche de ces préoccupations, Delâge synthétise l'histoire des relations entre Amérindiens et Européens sous l'angle de la dialectique alliance/conquête. Il voit dans les droits actuels des Amérindiens des «cadeaux empoisonnés» (p. 292), dans la mesure où ces droits supposent une distinction qui les stigmatise. La nouvelle alliance qu'il faut édifier doit renoncer au paradigme de culpabilité et aux préjugés.

Pour finir, en une sorte de synthèse abstraite, Vignaux et Fall scrutent le langage comme un jeu d'espaces où, pour se comprendre, on est sans arrêt amené à définir des frontières sous la forme de catégories. Or, la catégorie cognitive est toujours contestable. Le langage repose donc sur un incessant travail de négociation où la bonne volonté est aussi essentielle que la compétence.

Après ce parcours de quinze articles, que ressort-il de la lecture de cet ouvrage ? On est séduit... avec une légère réserve. La séduction vient de ce que les articles sont intéressants, clairs pour la plupart, et de ce qu'ils rafraîchissent le champ de l'identité surtout scruté aujourd'hui sous l'angle politique ou philosophique. De fait, l'objectif d'articuler le local et le global est atteint à mon sens, puisque l'on saisit que le matériel et le discursif sont dépositaires d'enjeux identitaires qui les dépassent. Ces textes invitent donc, dans un second temps, à une réflexion sur la transition des paradigmes dans la mesure où nous traversons manifestement une période qui privilégie la lecture identitaire des moindres faits, tout comme le marxisme ou le foucauldisme balisaient la recherche en leur temps de gloire. Ce prisme

« informant » montre aussi que l'individu n'est pas dépourvu de ressources (hormis dans le premier article) lorsqu'il tente d'affirmer son identité face aux projets de l'État.

Toutefois, on reste un peu sur sa faim, car la base théorique de l'ouvrage aurait pu être plus approfondie. Bien sûr, l'introduction situe les contributions, mais les directeurs de publication s'efforcent surtout de décrire le CELAT, alors que le lecteur aurait peut-être souhaité un cadre théorique plus étayé et en tout cas une conclusion qui synthétise l'apport des textes à un tel cadre. Les contributions de Létourneau et Delâge sont passionnantes, mais ce sont des synthèses de leurs travaux antérieurs. Cela dit, nous avons là un excellent ouvrage dont l'estampille CELAT doit nous rappeler l'apport des centres de recherche multidisciplinaires à la connaissance.

Pauline Curien
Université Laval